

Allocution de Jean-François Kahn

Goncourt est mort au moment où Zola a écrit « J'Accuse » On n'imagine pas ce qu'aurait été sa réaction... Heureusement, Alphonse Daudet aussi était mort au moment où Zola a écrit « J'Accuse », mais le fils, lui, n'était pas mort. Et, justement, la violence du fils contre le Zola fut terrifiante.

C'est étrange, en effet, que Goncourt, écrivain parfois puissant, ne soit connu aujourd'hui que par un prix. Vous me direz que Dieu aussi, il n'est connu que par le prie-Dieu...

Je suis heureux que vous m'ayez invité... C'est un honneur pour moi. Un bonheur et un honneur, car, enfin, je suis un spécialiste de Victor Hugo, de l'opérette et du fromage au lait cru, mais je ne suis pas un spécialiste d'Émile Zola. Je vous demanderai donc votre indulgence.

En fait, si je ne suis pas un spécialiste, Zola a accompagné mon existence, mon existence personnelle et mon existence professionnelle.

D'abord, quand j'avais seize ans, le premier livre de Zola que j'ai lu c'était *La Faute de l'abbé Mouret*. Et, encore aujourd'hui – c'est très rare qu'un livre vous fasse cette impression –, la scène qui se passe dans le jardin, la description du jardin, ses fleurs, ses effluves, cette espèce de symphonie de couleurs et d'odeurs où les odeurs sont des couleurs et les couleurs des odeurs, tout cela qui vous enivre, qui vous envahit peu à peu, je le ressens encore.

Il y a une autre raison. C'est ici que se sont tenues les fameuses *Soirées de Médan*, au cours desquelles un certain nombre d'écrivains naturalistes, à plusieurs mains, écrivirent un recueil de nouvelles. Or, il y en a une que je considère comme la nouvelle des nouvelles, comme le modèle de la nouvelle, c'est « Boule de Suif » de Maupassant. Il y a quelque chose d'extraordinaire dans « Boule de Suif », c'est que c'est peut-être le livre le plus radicalement marxiste qu'on n'ait jamais écrit, alors que l'auteur était plutôt de droite, pour ne pas dire réactionnaire. La remarque vaut pour d'autres ouvrages de Maupassant (*Bel Ami*). Partant d'un point de vue réactionnaire, comme Balzac, il finit par faire une description terrible de la société bourgeoise.

Il m'a accompagné aussi, Zola, parce que j'ai lu très tôt *Au Bonheur des Dames*, et que l'une de mes campagnes journalistiques

– qui n’a pas toujours été comprise, d’ailleurs, qui l’est beaucoup plus aujourd’hui – a été de défendre le commerce de proximité contre l’impérialisme des grandes surfaces. La lecture de ce livre a peut-être contribué à déterminer ce combat. Le commerce de proximité, c’est l’endroit où on se parle, on se reconnaît, où des regards croisent des regards. Dans la grande surface, personne ne voit personne. Les regards errent dans le vide, croisent des regards vides.

C’est aussi peut-être parce que j’avais lu *Le Ventre de Paris* que je me suis battu à la radio, quand j’étais éditorialiste d’Europe 1, pour tenter de sauver les pavillons Baltard. Il fallait défendre cette structure de fer merveilleuse. On pouvait en faire des lieux de vie sublimes. On a raté une occasion, ce que l’on a fait à la place, c’est tellement moche qu’on le détruit pour faire autre chose.

Il a joué aussi un rôle, parce que vous savez que je suis né sous Clemenceau et, en 1962, j’étais dans un journal et, comme j’étais jeune quand il y avait des élections législatives, les gens qui avaient un certain âge allaient dans le Midi, mais moi, on m’envoyait dans le Pas-de-Calais. Je suis descendu dans une mine. C’est à ce moment-là que j’ai lu *Germinal*. Ce qui m’a absolument sidéré, ce fut la précision descriptive absolument fascinante, le travail d’enquêteur, de reporter, qu’avait déployé Zola pour rendre compte, avec cette technicité dans les termes, de tout ce qu’était encore, d’ailleurs, à cette époque, une mine. Cela me rappelait le travail qu’avait fait Victor Hugo quand il préparait son livre *Les Misérables*, qu’il a écrit ensuite en exil, pour étudier l’argot des quartiers populaires de Paris. Ce travail journalistique de Zola, qu’on retrouve d’ailleurs pratiquement dans tous ses livres, m’avait saisi.

(Il y a pire que le train, ici, c’est le vent. Surtout que, des trains, il y en a toutes les dix minutes, mais du vent, il y en a tout le temps !)

Et puis, vous parliez de mon goût pour la chanson. Figurez-vous qu’il y a une chanson, que tout le monde a oubliée aujourd’hui, mais qui raconte la même histoire que *La Bête humaine*. Elle s’appelle « Roule, roule, train du plaisir » – on y retrouve le personnage de Lantier dans *La Bête humaine* : deux hommes sont jaloux l’un de l’autre, parce que l’un a couché avec la femme de l’autre. Dans la chanson, la locomotive s’appelle la Lison, comme dans le livre. Le rame provoque un accident terrible, il y a des dizaines et des dizaines de morts, et le refrain guilleret c’est « Roule, roule, train du plaisir ».

D’ailleurs, j’y repense maintenant, le refrain, écoutez-le bien, surtout vous mesdames, vous verrez le chemin parcouru. Donc, c’est horrible, ils s’entretuent, c’est la catastrophe, et à ce moment-là, le refrain dit : « Et tout ça pour un rien, un tout petit rien, l’infidélité d’une femme ! » Ce sont eux, les deux hommes jaloux, qui

provoquent la catastrophe, mais ils n'y sont pour rien. C'est l'infidélité de la femme !

Et puis, enfin, vous savez, je suis un grand amateur de bon vin, et peut-être que c'est parce que j'ai lu *L'Assommoir* que je ne suis pas devenu alcoolique.

Pour beaucoup, Zola, c'est un symbole, à cause de « J'Accuse ». C'est un symbole du journalisme de vérité et de combat. C'est un paradoxe, ou peut-être un quiproquo, car quand vous lisez ce que, après « J'Accuse », va écrire Zola, les autres articles ou les petits livres qu'il va publier sur cette affaire, vous découvrez que peu d'écrivains ont été aussi dénonciateurs d'une certaine presse. Peu d'écrivains, même pas Balzac, même pas Maupassant dans *Bel-Ami*, ont aussi violemment dénoncé la presse aux ordres, la presse conformisme, la presse vendue, la presse pourrie, les journalistes lâches, les journalistes partisans et fanatiques. On a rarement été aussi violemment contre ce qu'il y a de pire dans la presse que ce qu'a écrit Zola.

D'ailleurs, du temps de Zola, le journaliste le plus emblématique, c'est Rochefort. Ce n'est pas Zola, c'est lui qui incarne le journalisme. Et Zola déteste Rochefort. Rochefort qui commence blanquiste et qui finit Action française !

Pour la postérité, et pour nous aujourd'hui – et c'est sans doute, pour beaucoup d'entre nous, pour cela que nous sommes là aussi –, c'est l'homme qui « dit non ». Mais c'est un « non » particulier. Et je voudrais insister là-dessus. C'est un « non » qui l'assimile à Victor Hugo et au général de Gaulle. La trilogie sacrée. Pourquoi ?

Parce que Victor Hugo, quand il dit « non », et qu'il se réfugie à Guernesey, il dit « non » à quoi ? Il dit « non » à son propre parti. À ceux d'où il vient. À sa classe. À ce qui était son monde, son idéologie. C'est une rupture terrible, terrible, avec son milieu.

Et le général de Gaulle, lui, rompt avec sa caste, et également avec son milieu. Avec tous les généraux de l'armée qui se rallient d'enthousiasme au régime de Vichy. D'ailleurs, ce sont ces généraux, ces chefs de l'armée, qui vont le condamner à mort.

Zola, c'est la même chose. Au moment de l'affaire Dreyfus, il va rompre avec beaucoup de naturalistes. Ils viennent ici, ils se réunissent ici, ce sont des amis, ils sont proches, ils sont fusionnels, et il va rompre avec eux. C'est un déchirement terrible.

Il écrit, à ce moment-là, dans *Le Figaro*. *Le Figaro* est un journal très courageux pour l'époque, mais le patron est plutôt de tendance monarchisante. Il est président de la Société des Gens de Lettres. C'est une preuve d'honorabilité. Il la cherche, d'ailleurs, cette honorabilité à ce moment-là. Il a été recalé, je ne sais pas combien de fois, à l'Académie française, mais là, il a une chance d'y être élu.

Il a été décoré, il est officier de la Légion d'honneur, ce qui met en colère Goncourt.

Pour lui, c'est très important d'atteindre cette honorabilité. Il le veut, le cherche. Il a été tellement attaqué, tellement injurié, tellement rejeté. Enfin, il va être reconnu. Il ne se considère nullement comme un révolutionnaire. Et c'est avec tout cela qu'il va rompre. C'est tout cela, qu'il essaie de conquérir, de séduire, qu'il va accepter de perdre, de se mettre à dos.

J'ajoute que c'est un écrivain populaire. Il parle du peuple et au peuple. Et Clemenceau a très bien dit que résister aux foules est plus héroïque que résister aux rois. Et cet écrivain populaire qui parle au peuple et du peuple va être obligé de résister aux foules et donc à une grande partie du peuple.

Moi, quand j'étais jeune, je militais en faveur d'une négociation qui permette de mettre fin à la guerre et d'accorder l'indépendance à l'Algérie. En fait, je n'avais pas de mérite. Parce que tout le monde, autour de moi, pensait comme cela. Ma famille pensait comme cela, mes amis pensaient comme cela, le milieu pensait comme cela. Et cela vous tient chaud, les amis. Cela vous tient chaud, le milieu. Je crois que c'est Régis Debray qui disait cela du Parti communiste : il disait qu'une des raisons du succès, à une époque, du Parti communiste c'était que c'était un parti qui tenait chaud. Donc je ne l'ai pas vécu du tout comme quelque chose d'héroïque.

Bien plus tard, il n'y a pas très longtemps, j'ai pris parti contre l'intervention en Libye. Et là, mes amis étaient pour, mon entourage était pour, le milieu était pour, la presse de gauche était pour, la presse de droite était pour, tout le monde était pour. Ce n'est pas comparable, mais, là, j'ai quand même vu la différence. C'est quelque chose que l'on ne vit pas forcément si bien, si facilement, si confortablement. On s'interroge, et on se dit : « Mais, en fait, si tout le monde autour de moi est contre, peut-être que je me trompe. »

C'est cela, aussi, Zola. Je le répète : de Gaulle, Victor Hugo, Zola incarnent le courage d'affronter leur propre monde.

On dit que Zola a lutté pour faire reconnaître l'innocence de Dreyfus. Mais, au fond, ce n'est pas tout à fait cela. Marie Besnard, encore aujourd'hui, on se demande : « Est-ce qu'elle a empoisonné ou pas ? » L'affaire Grégory, il y a un mystère.

Mais concernant Dreyfus, quand Zola intervient, il n'y a plus de mystère. On sait que Dreyfus est innocent. Non seulement on sait que Dreyfus est innocent, mais on sait qui est le coupable. Et le « J'Accuse » de Zola intervient après le procès qui innocente le coupable, c'est-à-dire Esterhazy. Non seulement on sait que c'est lui,

Esterhazy, le coupable, non seulement on sait que c'est lui qui a écrit le bordereau, mais, en plus, après que *Le Figaro* a publié des lettres d'Esterhazy à sa maîtresse dans lesquelles il exhale sa haine de la France et des Français. Esterhazy, va non seulement être innocenté, mais applaudi par les militaires, applaudi par les officiers, applaudi par les nationalistes. Il écrit : « Mon rêve est d'être à cheval avec un sabre de uhlan pour pouvoir sabrer les Français que je hais. » Il l'a écrit, on le lit, tout le monde le sait, et les nationalistes applaudissent. Inouï !

Permettez une petite parenthèse incidente : Éric Zemmour a écrit un livre où il exprime une détestation de la France, d'un bout à l'autre du livre, et ce sont des nationalistes aujourd'hui qui l'applaudissent. Il écrit que la France a raté une occasion formidable, en 1872-1873, lorsque la majorité royaliste à la Chambre voulait faire revenir le comte de Chambord pour rétablir la monarchie. Il explique en substance : « On a raté l'occasion, il fallait rétablir la monarchie, parce que c'est le seul système qui convient à la France. La République, c'est la décadence. » Et pourquoi, selon lui, le comte de Chambord n'a pas accepté ? Ceux qui connaissent un peu l'histoire savent que c'est parce qu'il voulait revenir au drapeau blanc. Zemmour corrige : « Ce n'est pas du tout cela. C'est en fait parce qu'il avait compris que la France ne le méritait pas. Que la France était dans un tel état de décadence depuis la République et 89, qu'elle était irréformable. » Et voilà ce qu'aiment les nationalistes.

Donc, quand il intervient, c'est contre le système qui fait que l'on ne peut pas admettre une évidence. Le système judiciaire, le système politique, le système militaire, le système médiatique. C'est cela qui forme la trame de « J'Accuse ».

Quand Galilée a émis la théorie selon laquelle la Terre tourne sur elle-même et que c'est elle qui tourne autour du Soleil et non l'inverse, on dit que la curie romaine a refusé de l'entendre parce que cela ne correspondait pas aux dogmes. Ce n'est pas tout à fait vrai. Les cardinaux, à l'époque, étaient extrêmement éduqués, extrêmement cultivés, s'intéressaient aux sciences. Ils pensaient donc qu'il avait sans doute raison, mais qu'on ne pouvait pas dire ça. « Pourquoi ? » « Est-ce que vous vous rendez compte ? Vous dites que la Terre tourne sur elle-même, d'accord, mais les croyants vont nous dire : « Mais alors, si la Terre tourne sur elle-même, il n'y a pas de haut et il n'y a pas de bas, donc où est l'enfer et où est le paradis ? » Et puis on a appris à nos ouailles que Dieu a créé l'homme naturellement au centre du système. Et tout à coup, vous dites qu'il l'a créé en banlieue, en Seine-Saint-Denis ? C'est inconcevable.

Inimaginable. Vous avez sans doute raison, mais on ne peut pas le dire, car le système s'écroulerait. »

Jusqu'à Galilée, on pensait que l'état normal des choses, c'était l'immobilité. Les choses sont immobiles, c'est leur état normal. Pour qu'elles soient en mouvement, il faut leur donner un coup, exercer une violence. Galilée dit : « C'est une illusion totale. C'est le frottement de l'air qui les freine. S'il n'y a pas de frottement de l'air, un objet immobile reste immobile, mais s'il est en mouvement, il reste en mouvement à une vitesse constante. Il n'y a pas de positionnement naturel. » Et là, c'est la Sorbonne, à Paris, qui le condamne. Pourquoi ? Ce n'est pas parce qu'elle considère que ce n'est pas vrai. Elle lui rétorque : « Attendez, vous dites que le mouvement est aussi naturel que l'immobilité ? Mais c'est très dangereux. Cela veut dire, par exemple, que changer le système féodal est presque aussi naturel que le maintenir immobile tel qu'il est depuis cinq siècles. C'est peut-être vrai, mais ce n'est pas possible, cela remettrait en cause le système. »

Et même après que Newton a imposé ce que l'on appelle la théorie mécanique en physique, il y a des cas limites où cela ne marche pas : dans l'infiniment petit, l'infiniment grand, quand on explore le domaine des « champs de force », de la propagation de la lumière, cela ne marche pas. Or, pendant soixante-dix ans, on va faire en sorte que cela marche quand même. On ne peut pas corriger, même à la marge, la théorie : elle est tellement parfaite qu'il faut absolument que cela marche. Par exemple, on va créer quelque chose qui existe encore dans notre vocabulaire, qui s'appelle l'éther. Une espèce de – comment dirais-je ? – de confiture qui permet que la théorie marche.

Quand, dans les années cinquante, et surtout avant-guerre, les communistes défendent les procès de Moscou, quand ils voient ces leaders, les grands leaders du Parti communiste, du Parti bolchevique, de la révolution soviétique, Trotski, Boukharine, Kamenev, Zinoviev, auxquels ils ont crus, tout à coup ils disent : « On est des salauds, on est des traîtres », vous croyez qu'ils le croient ? Ils voient bien que ce n'est pas possible. Ils voient bien que c'est caricatural. Oui, mais on ne peut pas le dire, cela mettrait en cause le système.

C'est cela, pour moi, le combat de Zola, lorsqu'il se mobilise dans le « J'Accuse » de l'affaire Dreyfus... Il affronte la logique d'un système qui exige qu'on lui sacrifie toute vérité.

Le dernier point d'achoppement, c'est la raison d'État : c'est la raison de mon état et le dernier état de ma raison. Je ne sais pas qui disait à propos de Zola : « L'erreur est trop utile pour qu'on sacrifie son utilité à sa correction. » Cela dit tout. Je le disais tout à l'heure, Zola n'est pas un révolutionnaire. Il a écrit des choses très dures sur

la Commune de Paris. C'est dans *Germinal* où, le premier, il décrit concrètement le phénomène de la lutte des classes, il y dénonce l'oppression de la bourgeoisie qui justifie par son égoïsme la haine de classe, mais il ajoute que la lutte des classes ne peut mener qu'à la barbarie et à la destruction. Il la rejette, il la refuse.

On disait tout à l'heure que Picquart était antisémite. On ne peut pas le dire, me semble-t-il, comme cela. Il l'est parmi ceux qui véhiculent un préjugé extrêmement répandu à l'époque qui est une certaine forme d'antisémitisme mondain. En fait, Picquart est un modéré. D'une certaine manière, le président Scheurer-Kestner aussi est un modéré. Je crois et je suis convaincu – beaucoup d'entre vous ne partageront peut-être pas cette opinion – qu'il n'y a que les modérés qui peuvent faire des révolutions.

Les révolutionnaires ne peuvent pas faire de révolution, parce qu'on les repère. Il y a marqué « Je suis révolutionnaire ». « Ah ! Il est révolutionnaire », donc on se méfie, on prend des mesures. Blanqui, qui est le révolutionnaire par excellence, quatorze fois dans sa vie, a essayé de faire une révolution, cela a toujours été un fiasco retentissant. On le voyait de loin, on le voyait arriver, on se méfiait. De toute façon, à la fin, la police l'avait acheté, parce qu'un révolutionnaire professionnel, on finit par l'acheter. Pour la plupart, ils ne le savent pas.

Mais quand, tout à coup, un Mirabeau, un Barnave en 89, en Thiers en 1830 – car on oublie qu'un des promoteurs de la révolution de 1830 et des barricades de 1830, c'est Thiers –, quand Thiers dit : « Ah non, là, ce n'est pas possible. Ah non, là, cela ne marche plus. Si c'est Thiers, si c'est Monsieur Thiers, qui dit non, qui dit que c'est insupportable, il est évident que ça a un écho absolument que n'a pas le cri habituel de quelqu'un dont le métier est de dire non et qui dit toujours non.

Je n'irais pas jusque-là pour Zola, parce que Zola porte un sentiment fortement républicain. Mais ce n'est pas Jaurès. Jaurès qui va jouer un très grand rôle, mais aurait-il écrit « J'Accuse », que cela n'aurait pas eu la même force déchirante que le « J'Accuse ». Bernard Lazare, connu comme étant un anarchiste, joue un rôle énorme pour faire reconnaître l'innocence de Dreyfus. Mais Bernard Lazare n'aurait pas pu provoquer cette espèce de tourbillon que va être l'acte de Zola.

D'ailleurs, Zola se décrit lui-même comme cela : il est « bon bourgeois », il est sans passion, il veut simplement la vie, il veut pacifier les mœurs. Il ne se décrit pas comme quelqu'un qui veut totalement bouleverser la société. Même le début de « J'Accuse » le prouve, où il dit au président Félix Faure : « Vous avez été formidable. Cet acte merveilleux, patriotique, qu'a été l'alliance franco-russe. » Au même moment, Jaurès considère que l'alliance

franco-russe est une ignominie totale, parce que c'est une alliance avec la pire autocratie du monde.

Mais c'est parce que justement Zola est ce qu'il est, c'est-à-dire celui qui cherche à s'honorabiliser, à se notabiliser, mais qui, dans un cri incroyable, remet tout en cause et dit : « Ah non ! Cela, non, ce n'est pas possible. Ce que vous venez de faire, cette espèce de complicité de tous les pouvoirs établis qui les fait condamner un innocent parce qu'ils refusent de condamner un coupable, non ! Toute cette complicité en chaîne, je ne peux pas l'accepter ! » Et c'est parce que, justement, la bonne société était en train de se réconcilier avec Zola que, soudain, cela à l'impact d'un acte révolutionnaire.

Toutes ces raisons sont, pour moi, celles pour lesquelles je me suis senti accompagné par l'œuvre de Zola, même si, encore une fois, je n'ai pas le rapport à Zola que j'ai toujours eu avec Victor Hugo.

J'ajouterai la modernité. L'incroyable modernité de Zola. C'est quand même extraordinaire que Goncourt prétende que c'est lui, le moderne. Je citais les grandes surfaces, les commerces de proximité, je citais les pavillons Baltard. On pourrait citer les grands travaux de Paris. Si vous circulez à Paris, aujourd'hui, vous pouvez lire ce qu'a écrit Zola sur les travaux de Haussmann qui bouleversent la capitale... et la circulation. Dans *La Curée*, la spéculation urbaine, la spéculation immobilière. Dans *L'Argent*, l'argent liquide qui pénètre partout, qui sème la corruption, qui sème la destruction.

Dans *L'Argent*, précisément, il y a des descriptions terribles pointant l'argent corrupteur, mais, en même temps, il y a l'argent nécessaire au progrès. Il y campe deux personnages, un qui est un socialiste saint-simonien, qui représente ce socialisme qui va créer le canal de Suez, etc., et l'autre est un marxiste. On voit bien de quel côté penche Zola. C'est donc une intuition formidable, parce que c'est l'intuition de la différence radicale entre libéralisme et néolibéralisme. Entre ce qu'il peut y avoir de positif dans le libéralisme véritable, authentique, et cette perversion totale, radicale également, qu'est le néolibéralisme ou le néocapitalisme.

C'est tout cela, je crois, qui aujourd'hui fait que Zola est un personnage essentiel. Zola a écrit, un jour, quelque chose d'assez vache sur Victor Hugo en disant : « Il bouche notre horizon, à nous, les jeunes. » Zola ne bouche pas notre horizon, mais, au bon sens du terme, il envahit notre horizon. Sa modernité envahit notre horizon. Quand j'étais jeune, dans les années cinquante, il y a eu une espèce de remise en cause de l'importance de Zola, un début de relativisation de son rôle. C'était le moment du nouveau roman. Je

connais beaucoup de gens, de plus en plus de gens, qui relisent Zola.
Je n'en connais plus beaucoup qui relisent Robbe-Grillet.